

L'expérience poétique

Autor(en): **Tschumi, Raymond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **80 (1977)**

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684696>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'expérience poétique

par Raymond Tschumi

Détrompez-vous: il n'y a jamais eu de sérénité dans un paysage, ce qui n'a jamais empêché le tempérament poétique de l'y sentir et de l'y mettre. Il arrive que la sensibilité devienne active et se traduise en images ambivalentes de flux et de permanence, d'eau et de roche, de bruissement et de silence convergeant vers la conscience universelle par laquelle l'individu équivaut à l'univers: il agit et se juge, il sent et se voit; ses impressions passagères recomposent l'intégrité de l'être: il est originel et original, il est soi-même et il est tous; le parfum de la terre mouillée monte à travers lui jusqu'aux étoiles. Son regard convoque la présence de ceux qui s'oublie et se perdent. Il spiritualise la nature sans la décanter de sa matérialité ni surtout sans la soustraire à ce regard étrange et créateur qui naît d'un frôlement et d'une exhalaison.

En pataugeant à contre-courant des balivernes et des élucubrations dont la critique recouvre l'expérience poétique, il est possible de découvrir le paysage de l'âme où s'abolissent les souffrances et se rachètent les erreurs. La soif du sens creuse l'univers, l'insatisfaction enfle l'inspiration, l'amour lie les solitudes.

L'expérience poétique est la plus puissante qu'il nous soit donné de vivre. Même si la spéculation ou l'idéologie la rendent exsangue ou la réduisent à un jeu de mots anémi-

que, elle récuse les académies, les modes et les écoles comme un torrent porte une feuille morte: sauvage, irréductible et intraitable, elle emporte aussi bien l'univers que la pensée dans son tourbillon avide.

On peut douter des poètes et même de la poésie, mais nul ne peut douter de l'expérience poétique. Elle subjugué qui-conque en est la proie. Vécue avec l'intensité suprême, avec le rythme juste, avec les sens accordés, elle apporte la vie dans son évidence de joie tragique. Qui n'aspire à ce bonheur, qui n'a rêvé de risquer sa plénitude? Peu importe que tant d'amateurs gâchent le dur métier de vivre en poésie, peu importe que les meilleurs consomment leur propre vie pour s'éloigner vers les sommets, peu importe que les disques, les cassettes et les amplificateurs de son frelatent le don de soi, la poésie revient comme une soif inassouvie, avec l'évidence d'une brûlure. Et si peu d'œuvres donnent le frisson, elle se présentera sous d'autres formes, au détour d'un chemin, sur un pont, devant un enfant ou à la fenêtre d'une tour.

Si elle transmigre si facilement, c'est qu'elle est non seulement la plus puissante, mais encore la plus subtile des expériences. Toutes les formes lui sont bonnes, à condition qu'elle les épure, les affine et les subtilise à volonté. Libre, sauvage et ombrageuse, elle tient aux signes qui se montrent le moins. Elle s'installe dans des transparences et des moules parfaitement évidés. Elle n'aime pas le travail trop artisanal, avec des outils bien alignés, elle préfère la hache du bûcheron quand elle sonne comme un éclair net, franc, soudain, sans autre durée que celle de sa résonance dans les bois. Elle nous prend toujours par surprise, si bien que personne ne sait par quel raccourci elle reviendra. Nul ne sait ses cheminements au profond de la soif d'être, mais quand elle passe, elle ne se laisse saisir que par lignes brisées, mots incohérents, gestes esquissés, menaçant de disparaître dans le travail d'ordonnance.

Le bien, le beau et le vrai

Le beau suppose un accord entre la perception et l'intuition. Ainsi, dans un beau paysage, la perception a la priorité, mais dans un beau tableau, c'est l'intuition qui prime. De même, le bien suppose un accord entre la conscience et l'action. Le vrai, des trois valeurs traditionnelles la plus décriée, abandonnée même par les philosophes, devrait naître d'un mariage entre science et conscience, c'est-à-dire entre la connaissance objective, scientifique et rationnelle, d'une part, et la conscience de toutes les valeurs qui constituent l'identité humaine, d'autre part.

Deux sortes d'expérience se distinguent de plus en plus nettement: celle qui fait abstraction du moi pour permettre la connaissance et celle qui refuse l'extériorité du monde pour réintégrer le moi dans son identité.

La connaissance objective devait naître tardivement: elle exige du chercheur qu'il se détache de ses soucis immédiats pour se tourner vers l'extérieur, vers ce qui ne le concerne pas, ne l'engage ni moralement ni esthétiquement. L'autre expérience, subjective, est si évidente et si familière qu'on l'oublie. Par suite de l'immense effort de détachement scientifique, on s'est habitué à la refouler, la contraindre, l'ignorer et la mépriser. Elle n'en est pas moins évidente, bien qu'il devienne malheureusement nécessaire de l'affirmer, de la reconnaître et de l'explorer, qu'elle soit immédiate ou quotidienne, morale ou esthétique, métaphysique ou religieuse. Chacun la fait et elle appartient à tous. A la fois unique et universelle, sociale et personnelle, elle est à la fois si privée et d'une telle ubiquité qu'elle exige un ordre, un contrôle, un sens et une orientation: elle se dirige tout entière vers son unité, son intégrité, son identité, qui sont bien à elle puisqu'elle engage le moi à tenir ces accords que sont le beau, le bien et le vrai.

Les attitudes et les actions, comme tout ce qui engage l'homme vis-à-vis d'un monde irresponsable et sans intentions, relève des critères de valeur et non de la science.

Les idées impures

L'artiste romantique attelait son moi à son œuvre et parvenait par hasard à lui faire rendre un message communicable. L'artiste d'aujourd'hui doit laisser son moi au vestiaire s'il veut entrer en compétition avec tous les moyens de communication qui accaparent l'attention du public.

Il lui reste un atout majeur: la transcendance dont lui seul détient les clefs. Il peut abandonner son moi de gaieté de cœur (personne ne s'intéresse plus au moi), il peut se dépouiller de ses voyants atours: après vingt-cinq siècles d'obscurité et d'objectivité, il expose ce que Socrate, cherchant ailleurs, avouait ne pas voir.

Dans le dialogue platonicien (le Phédon, par exemple), la vraie beauté n'apparaît plus: c'est une idée dépouillée de tout attribut concret ou sensible. La beauté en soi devient absolument transcendante, mais elle perd aussi la valeur que lui confère l'expérience de la beauté sensible (délicieuse ambiguïté de cet adjectif: «qui sent ou est senti»). Platon a voulu dissocier la beauté des personnes qui la sentent, il en a fait une entité impersonnelle, absolue, inhumaine, lointaine, même inaccessible et somme toute froide. La poésie froide, à Paris, pousse le culte de l'objectivité à des excès nouveaux: la beauté, pour ceux qui se réclament d'une science quelconque, ne dépasse pas le stade du concept intellectuel.

Ainsi définie, la beauté devient inerte et meurt finalement, car elle ne peut plus être renouvelée par l'expérience. On s'est pourtant aperçu qu'aucune définition de la beauté — ou d'autres valeurs — ne tient longtemps, même lorsque la mode est aux abstractions. Le sens de la beauté plonge dans

l'histoire de la sensibilité, laquelle se renouvelle constamment. Mais si la beauté n'est pas une idée pure, elle n'en est pas moins transcendante comme toute autre valeur fondée sur l'expérience, la sensibilité, la vie. Transcendante en ce que, née de conditions existentielles dans l'immanence du sujet, elle dépasse le sujet, dont elle assume l'indigence et, par conséquent, la faculté de voir, la conscience. L'approfondissement du sujet crée ainsi un domaine spirituel qui n'est pas une idée pure, puisqu'il est fait de misère et de mortalité. Ce domaine, ce paradis inséparable de l'existence individuelle, existe en vertu d'un regard (d'une conscience ou d'une sensibilité) qui traverse le réel au point de le rendre transparent. A la place de la matière, il fait apparaître l'être, au terme d'un renversement si brusque qu'il ne va pas sans émotion, c'est-à-dire sans dépassement du moi. L'engagement subjectif, au lieu de mener aux idées pures, entraîne l'être tout entier et compose par touches séparées un dépassement de la personne isolée et fermée, au profit d'une identité transcendante, qui se nourrit de cet abandon, de cette humilité, de ce renoncement.

Valeurs et valeur

Au risque de paraître dogmatique, il importe de désigner ce qui semble mériter la qualification de valeur, c'est-à-dire d'examiner ce que les valeurs ont en commun. Dans l'état de séparation ou même d'opposition des deux cultures où nous vivons, il est inévitable de rapporter les valeurs scientifiques à une notion de réalité et les valeurs artistiques à une notion d'identité, mais il y a d'autres valeurs reconnues, par exemple les valeurs morales, rapportées communément à la notion du bien. Qu'ont-elles en commun?

Une caractéristique commune aux valeurs artistiques semble être la transformation de certaines apparences en

une signification qui les dépasse, comme si le sensible et le matériel pouvaient être mués en signes après avoir été en quelque sorte dépouillés de leur opacité. Des attitudes, des états d'esprit et des sensibilités très variées président à cette transformation, mais il n'est pas impossible de leur reconnaître un trait commun: l'échange de l'expérience vécue contre des signes qui traduisent une identité communicable. Précisons: il ne s'agit pas d'identité psychologique ou sociale, mais à travers une situation existentielle, une sensibilité, une pensée, une humeur ou un état d'âme, d'une identification avec l'être spirituel qui ne s'aperçoit que du fond de la conscience la plus dépouillée, la plus creusée, la plus capable de communication. Une descente aux enfers, en somme, suivie d'une remontée expressive.

De même, la valeur scientifique s'appuie sur une attitude nettement reconnaissable: l'objectivité. Il n'est pas difficile de découvrir en quoi cette attitude diverge de la précédente. Pour qu'il y ait valeur scientifique, il faut que le sujet — ce sujet qui constitue la substance même de la valeur artistique, c'est-à-dire d'une transformation en signes d'identité — soit éliminé ou en tout cas écarté pour l'empêcher d'obstruer le regard occupé à construire une connaissance de la réalité, autrement dit à substituer à celle-ci des signes de valeur référentielle. La valeur scientifique, c'est l'adéquation des signes de la connaissance objective, valeur toute relative puisqu'elle dépend d'un parti-pris d'objectivité. Prise dans un sens absolu ou considérée comme seule valeur, elle dessèche la recherche (comme on le voit dans les domaines les plus inaccessibles aux profanes), déshumanise ses objets (surtout ceux des sciences humaines) et finit par perdre tout contact avec les autres valeurs.

On fait d'autres distinctions que celle entre les deux cultures, par exemple entre les valeurs esthétiques, morales, spirituelles ou religieuses, toutes fondées sur les notions traditionnelles (platoniciennes, aristotéliennes et chrétiennes) du

beau, du bien, du bonheur ou de la sainteté. Loin de rejeter ces catégories usuelles, nous sommes pourtant tenus de les rapporter à des expériences spécifiques, c'est-à-dire à des attitudes ou situations culturelles déterminées et aussi nettement reconnaissables que l'objectivité ou l'expression de l'identité.

Il n'y a pas de valeur sans échange et il importe avant tout de savoir ce qu'on échange et contre quoi. La réalité du monde extérieur, par exemple, nous semble le lieu d'échange des valeurs scientifiques et économiques, qui ne se rapportent pas à des notions traditionnellement associées à la valeur, comme le vrai, lequel n'est plus la fin de la science et même, dans une large mesure, de la philosophie, tandis que la richesse ou l'argent n'ont jamais été considérées comme des valeurs en soi. Ce que les valeurs esthétiques, morales, spirituelles ou religieuses échangent, en transformant l'expérience de la vie en signification, a pour lieu un domaine tout aussi nettement reconnaissable, relatif et dépendant que celui de la réalité: l'identité globale ou l'être spirituel issu d'une conscience en quelque sorte décantée à la fois des objets et d'une subjectivité obnubilante ou, dans le cas des valeurs morales, fermée, égoïste, incommunicable.

Le beau, le bien et le vrai deviennent ainsi des expériences différentes, créatrices de valeurs différentes, mais toutes rapportées au même domaine spirituel et vouées à la même communication, de même que les différents types d'expérience scientifique créent des valeurs différentes, mais toutes rapportées au même domaine matériel, dont la signification dépend d'un parti-pris d'objectivité.

On appelle et on appellera culturelles les valeurs produites par le labeur scientifique, artistique, littéraire et on appelle spirituelles les valeurs produites par l'ascèse morale et le sentiment religieux. Toutes sont les fruits d'une grande variété de travaux de transformation et d'échange dont l'outil principal est le langage et dont l'ensemble, par-delà

toutes les divergences, est centré sur l'identité fondamentale et transcendante.

On ne peut pas ne pas supposer une identité centrale comme on ne peut supposer qu'une réalité extérieure, mais justement ces hypothèses de travail essentielles dépendent du labeur culturel ou spirituel: elles ne sont pas données gratuitement; il faut les mériter, les valoriser et il ne peut pas y avoir d'autre façon de les obtenir que par l'expérience, disons plutôt les expériences, l'expérience religieuse comme l'expérience du bonheur, les innombrables attitudes variables qui aboutissent à un échange ou une communication, par signes, de réalité ou d'identité. Expérience de laboratoire, expérience mystique ou panthéiste, peu importe.

Le vrai, le beau et le bien, notions abstraites ou idéales, deviennent des valeurs en passant par l'expérience. Au lieu de notions fixes, nous avons besoin d'expériences irremplaçables. Le plus beau livre sur un rayon de bibliothèque n'est rien. C'est après lecture (ou quelquefois même avant) qu'il devient expérience et prend de la valeur en vertu seulement de cette expérience en acte.

Pour distinguer les différents types de valeur, il ne faut donc pas se référer à des notions traditionnelles comme le beau, le vrai et le bien, mais il faut clairement distinguer les attitudes dont dépend tout labeur culturel ou spirituel: objectivité, abnégation, sensibilité, introspection, attention, amour, etc. On admet sans peine que ces attitudes, libérées de schémas étouffants, ont des possibilités infinies de créer des valeurs et que les expériences qu'elles suscitent n'ont pour fin que de converger vers l'identité.

Toutes les questions soulevées par la pluralité des valeurs se ramènent à la suivante: à travers l'infinie variété de connaissances et d'expériences de la vie, quel sens et quelle destination donnerons-nous à tant de travaux dispersés et vers quelle unité convergent-ils dans leur intégrité, c'est-à-dire composés de toutes leurs valeurs, y compris les plus hum-

bles, comme l'abnégation, qui n'écrit pas de livres et ne reçoit pas de prix, mais garde une valeur incontestable et n'en contribue pas moins sûrement à l'œuvre de paix, d'édification et de culture? On discute de valeur littéraire, d'exactitude scientifique et de dévouement pour une cause, mais qu'est-ce qu'une valeur seule? A ces dernières questions, les gestes parfois les plus simples, clin d'œil ou avertissement, et les signes les plus imperceptibles répondent à leur manière, quand ils font converger deux consciences vers leur identité, dans une situation de communion et un esprit d'intégrité.

L'abnégation la plus commune, apparemment assez répandue, constitue déjà une attitude spirituelle créatrice de valeurs transcendantes, mais qu'en est-il de toutes les attitudes possibles dans la vie sociale et dans les relations personnelles, elles aussi capables de susciter des identités transcendantes? Tout est possible, d'une vie égoïste, passive et par conséquent sans valeur à une vie si transparente et si ouverte que l'identité même y transparait immédiatement. De plus, aux valeurs de la vie, celles que les gens du commun comprennent mieux que les élites, il faut ajouter celles des ouvrages les plus divers, dont les auteurs ne sont pas nécessairement des saints (les poètes crapules), de l'arrosage des fleurs aux statues de Donatello.

Autant de valeurs, dans la mesure où elles convergent; dans la mesure où, par exemple, l'expérience des relations personnelles et sociales suscite une identité universelle et non des identités ethniques ou des communautés d'intérêts.

Univers centré

Le monde de l'action, des décisions et des responsabilités est aussi celui des intentions, des velléités et des scrupules; le monde où l'on s'engage ne nous quitte que pour retomber

sur nous avec ses conséquences. Il nous incombe toujours plus que nous ne sommes disposés à l'admettre. Il nous colle et refuse de se laisser objectifier. Au nom de la science, les puissants essaient de s'en laver et l'appareil dangereusement subventionné de la recherche le rejette effectivement à l'extérieur pour qu'il lui échappe vraiment. Rien à faire, le sujet adhère à l'objet, le moi reste engagé et parfois se noie, s'abîme et ne trouve d'échappatoire que dans le travail irréflecti, la distraction et puis le suicide.

Mieux vaut faire face que fuir, mieux vaut s'exprimer que décrire, mieux vaut aimer qu'analyser. Il n'y a pas de raison pour que la recherche porte exclusivement sur ce qu'il est convenu d'appeler la réalité objective, l'expérience du sujet étant tout aussi importante. De même que toutes les choses réelles, vues objectivement, constituent un champ de référence unifié que l'on peut appeler la réalité, tous les sujets, quoique intermittents et mortels, participent, avec leur conscience correspondante, d'une continuité, l'identité. Aucun changement, bouleversement ou événement, ne peut oblitérer cette condition constante de la pensée, du langage, de la société, de la culture: la phrase la plus simple, comme «Jean trait la vache», se réfère au moins à deux sujets: celui qui dit et celui qui agit.

Tout sujet, individu, personne, groupe ou communauté est redevable et responsable de l'identité globale à laquelle il se réfère et qui le dépasse, de même que toute réalité particulière est comprise par référence à l'ensemble du réel. Dans ce dernier cas, c'est l'objectivité, c'est-à-dire l'accord impersonnel et intersubjectif qui permet d'atteindre à l'ensemble qui dépasse une réalité particulière. Dans le cas du sujet, l'expression des vues, des sentiments, des émotions et des aspirations — souvent sous forme artistique — permet de reconstituer l'identité intégrale où plongent les consciences particulières.

Faut-il en conclure que la recherche scientifique n'a pas les moyens de reconnaître et d'explorer l'identité? Certainement pas, puisque l'identité est l'aboutissement nécessaire d'une expérience aussi indubitable que celle du réel, mais la recherche n'avancerait nulle part si elle ignorait le témoignage, qui la précède, de l'expression artistique. Elle part d'une expérience qui est tout le contraire d'objective: affective, sociale, morale, artistique, religieuse, philosophique et métaphysique. Chaque conscience individuelle, étant redevable de l'identité, cherche dans sa propre expérience ce qui la relie aux autres consciences, ce qui l'intègre à une communauté des consciences, ce qui lui permet de communiquer et de converger vers le centre. Autrement dit, elle se crée des degrés et des niveaux de conscience qui structurent son expérience en un réseau qui la relie à d'autres consciences que celle du moi actuel. Cette *topographie de l'identité* devrait faire l'objet d'une recherche scientifique.

On ne peut concevoir un seul acte, une seule pensée, un seul sentiment qui n'engage pas toute l'identité. Qu'il le veuille ou non, le sujet est pris dans un réseau dont il ne se libère qu'en le traversant. La conscience individuelle se situe dans le monde intérieur, par rapport à l'identité intégrale. Elle est en état d'accord ou de rupture, d'isolement ou de participation, toujours en prise, elle doit répondre de ses expériences et de ses actes devant le tribunal d'une conscience supérieure et extérieure au sujet individuel. Il faut supposer que chaque individu doué de conscience, même le plus vil, communique avec cette conscience supérieure et que nulle institution ou église ne remplace la conscience extérieure au sujet et pourtant en rapport intime, avec lui, de dépendance, d'échange, d'influence et de réciprocité. En somme, nul ne peut se détacher de sa conscience ni se soustraire au dialogue entre le moi (individuel) et une voix qu'il peut ne pas écouter, mais qu'il entend. Finalement, chacun

est invité à voir sa vie évaluée en regard de la conscience intégrale.

L'église et l'état totalitaires ont tenté — et tentent avec des moyens accrus — de se mettre à la place de la conscience hérétique ou bourgeoise selon l'idéologie. La conscience triomphera parce qu'il ne peut y avoir ni progrès ni liberté sans elle, sans son indépendance ni sa transcendance. Elle triomphe du mal, de l'asservissement au pouvoir, à la tutelle des doctrines, des idéologies et des systèmes; elle se débat dans l'étouffement et refuse l'alignement. Elle en appelle à l'expérience de la vie telle que la fait tout individu, du plus puissant au plus méprisé.

De pauvres individus, obscurs et effacés, mènent une vie de droiture et d'abnégation qui vaut, au marché-concours des valeurs, celle des héros et des saints. Qui n'a connu de près ces personnes modestes qui se rendent transparentes et que l'esprit illumine sans qu'elles n'aient à prononcer un mot? Malgré leurs points noirs, manies ou tics, leurs décisions comme leurs renoncements ont valeur d'exemple. Déclassées, démodées, ces ouvrières du silence atteignent sans peine, non sans effort, les sommets de la vertu. Leur expérience monotone et limitée de la vie fait partie d'un ordre majestueux, universel et bienveillant, leur humilité suscite la vraie grandeur, leur misère se remplit de largesse, leur malheur éclaire une justice, leurs réserves inépuisables de tolérance et d'endurance leur permettent d'affronter l'adversité avec le sourire. On les dit susceptibles sous prétexte qu'elles ne tolèrent aucune attaque contre leur nom, celui-ci n'étant jamais distinct de leur conscience.

La conscience morale, si remarquable chez les humbles, risque de s'obscurcir si elle ne s'allie pas à une vive perception esthétique ou faculté de mettre l'expérience individuelle au diapason de l'identité transcendante. Sans cette perception de ce qui dépasse le moi limité, sans cette faculté de se rendre — et de rendre les objets — transparents, il ne peut

d'ailleurs y avoir de valeur morale non plus. La perception esthétique permet à l'individu de participer à une identité transcendante correspondant à une conscience transcendante. La condition de l'action morale ou de la vertu, c'est la perception ou la contemplation esthétique, par laquelle l'expérience brute, immédiate et quotidienne résonne à l'infini en dépassant la conscience confinée ou arrêtée de l'individu ou de la collectivité. La perception immédiate a mille moyens de s'élargir et de se rendre active, pourvu qu'elle abandonne un moi (individuel ou collectif) figé, stérile, mort: le seul moi que tolère une civilisation technicienne obsédée par l'objectivité.

Certaines personnes avilissent tout ce qu'elles voient, touchent ou mentionnent; d'autres anoblissent tout, comme si elles étaient douées d'un pouvoir de transfiguration. En réalité, celles-ci ne transforment pas les objets, *elles les habitent d'un être supérieur*, leur conscience étant capable d'élévation. Ici encore, ce sont souvent des personnes socialement inférieures qui se montrent capables d'élévation et, au contraire, de grands ambitieux (Napoléon par exemple) qui prônent un art officiel. La vraie grandeur morale, comme les valeurs artistiques, ne se laissent attacher à aucune institution, doctrine ou idéologie. Indépendantes des rangs, des classes et des pouvoirs, elles laissent à chacun sa chance et sa liberté parce qu'elles n'ont pas d'autre lien que l'expérience à la portée de chacun en toutes circonstances. Il n'y a pas de privilégiés, elles ridiculisent au contraire les médailles, titres, prix et rangs.

L'exercice de l'intelligence discursive se traduit par des textes de structure fermée, avec leurs prémisses, leur développement et leur conclusion rationnelle ou logique. Tout philosophe, de Parménide à Sartre, croit fonder la cohérence de son discours sur cette cohérence en circuit fermé. Cependant, une autre cohérence et un autre agencement du

texte sont requis en même temps. Un texte quelconque, philosophique ou non, se réfère à des réalités et a pour agents et référants des sujets, des personnes, des consciences et des identités. De nos jours, on entrevoit la possibilité de produire des textes qui ne se réfèrent qu'à des réalités comme s'ils étaient écrits par n'importe qui, comme si le monde n'était habité par personne, enfin comme s'il était préférable de concevoir ce monde inhabité comme plus pur et plus réel que le monde où nous sommes actuellement et historiquement, monde de l'identité, monde du souvenir et de l'imagination, du désir et de l'aspiration, du dépit et du renoncement, univers de l'envol, du dépassement, de la convergence vers un centre.

Un courant d'opinion dominant s'adonne à l'illusion qu'il suffit de supprimer les passions et de refroidir les émotions pour atteindre à l'objectivité et résoudre les problèmes et conflits. N'est-ce pas au contraire le réel vu objectivement qui n'a pas de centre, de structure (Monod ne sait s'il est hasard ou nécessité) et par conséquent n'appelle que discorde, contradiction, compétition, élimination, exclusion, mort, ignorance, matière, cruauté, injustice et guerre?

On peut expliquer l'identité à condition d'en reconnaître la structure, le visage, la personne, les valeurs. Que dire de valable sur l'art, une œuvre, la vie spirituelle ou les valeurs morales sans suivre les voies reconnues du paysage intérieur, sans s'orienter vers le centre, sans aimer l'expérience?

Raymond Tschumi